

Eric-Emmanuel Schmitt met à nu le malaise adolescent

Roman Dans «Le poison d'amour», l'écrivain fait le portrait de quatre jeunes filles qui se laissent dépasser par leurs émotions. Et tisse, au risque de surprendre, un drame resserré et sans concession.

Anne-Sylvio Sprenger

Le sujet pouvait sembler badin. Eric-Emmanuel Schmitt annonçait un roman sur l'adolescence, sous la forme de quatre journaux intimes de jeunes filles qui se répondraient sans cesse, évoquant premiers émois amoureux, cancons de préau et autres commentaires déso-bligeants à l'égard de leurs autorités parentales respectives.

«Le poison d'amour» débute d'ailleurs sur le ton d'une série télé, enjoué et sarcastique. Le lecteur avance alors dans le récit, le sourire en coin, presque moqueur: l'auteur de «Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran» ou d'Oscar et la dame rose se serait-il perdu, en panne d'imagination ou en quête de «coolitude»?

Mais non. Ce bref récit se révèle une œuvre d'ortévrerie, les confidences des personnages menant toutes, de manière aussi insidieuse qu'inéluctable, à la tragédie finale. Insoupçonnable et outrageusement cruelle. Un ton amer et désabusé qu'on ne connaissait pas à cet abonné aux gros succès. Mais que s'est-il passé? Entretien.

Dans «Le poison d'amour», vous dressez un portrait très douloureux de l'adolescence. Vous en gardez un si mauvais souvenir?

L'adolescence est un âge tellement intense, qui subit la violence des premières fois et où le bonheur lui-même finit par se confondre avec la douleur. Tout est océanique à cet âge-là. Après, chez la plupart d'entre nous, une modération s'installe – peut-être justement pour ne pas mourir d'exaltation ou de douleur, de désir ou de manque. Cet âge-là est sans modération. En fait, je pense qu'il reste en chacun de nous toute la vie, mais après, on le structure, on l'habille, voire on l'emprisonne avec un peu de sagesse. Mais ça reste toujours dessous, ça reste vivant à l'intérieur. Et moi, j'ai toujours l'adolescence au fond de moi.

Après «Les perroquets de la place d'Arezzo», vous abordez à nouveau avec un œil assez critique le phénomène amoureux. Est-ce que vous avez des comptes à régler avec ce sentiment?

(Rires) Non, je ne dirais pas ça... L'amour me paraît être une des choses les plus souhaitables. Mais il y a du danger dans l'amour, c'est certain. Face à lui, on se retrouve dépourvu et souvent sans défense. Dans l'amour, il y a deux choses: un côté passif et un côté actif. D'un côté, une fatalité: c'est le désir, la pulsion que l'on subit, puisqu'on ne choisit jamais ses désirs ou ses pulsions. Et d'un autre côté, il y a dans l'amour un mouvement volontaire, une ouverture, un souci de l'autre. Et ça, c'est quelque chose qui se règle par l'intelligence et la volonté. Cette double nature de l'amour, entre

la part du destin et celle de la volonté, est parfois difficile à gérer.

Ces quatre adolescentes, sous leur innocence dont est toujours drapée la jeunesse, sont loin d'être des anges... Ah, mais je crois que l'on porte tous en nous un démon et un ange! Et que même si on a laissé s'installer l'ange, le démon est toujours là et peut surgir n'importe quand. Et vice versa.

On pourrait d'ailleurs vous reprocher la couverture du livre. Elle n'est pas un peu misogynne? Tout est encore de la faute d'Eve avec sa pomme?

Non, non! C'est juste parce que les héroïnes sont féminines. Les garçons ne sont pas épargnés dans cette histoire, ils sont même plus figurants qu'autre chose. Si j'ai choisi des héroïnes, c'est parce que je trouve que les ado-

lescentes sont plus éveillées et complexes que les adolescents. D'abord, parce que les filles verbalisent: leurs problèmes amoureux, leurs désarrois, leurs frustrations, leurs manques, leurs désespoirs, tout. Alors que les garçons, beaucoup plus empêtrés dans leur non-verbalisation, vont plutôt agir avec violence. C'est le cas d'un des héros, Augustin, qui va foutre le feu à un garage parce qu'il a quelque chose à dire. Mais ce quelque chose à dire, il ne le comprend pas lui-même. Alors ça se transforme en acte.

Que savez-vous des adolescents d'aujourd'hui?

Pour écrire ce livre, j'ai eu accès à des journaux intimes, celui de ma belle-fille qui a 16 ans et ceux de ses amies. Pour elles, je ne suis pas un adulte ordinaire, je suis un écrivain. Elles m'ont lu et elles sont persuadées de ma bienveillance, elles savent que je ne jugerai jamais. Elles m'ont alors confié leurs écrits, parfois leurs SMS aussi, et avec tout ça je me remettais dans la chair vivante de ce temps si particulier. Et surtout, je constatais que quelque chose avait changé par rapport au siècle précédent. Pour moi, le «poison d'amour», c'est ce que les gens pensent de l'amour. Quand on aime, on est toujours sous influence, celle du discours amoureux prédominant à une époque. Et le discours actuel n'est pas pour aider.

«Ces jeunes filles vont faire des choses tragiques faute d'avoir été entendues»

Eric-Emmanuel Schmitt, écrivain

C'est-à-dire?

Dans les siècles précédents, on était dans un discours sur l'amour unique, le grand amour, l'amour éternel: la monogamie absolue comme la réalisation de soi. Et aujourd'hui, les adolescents ont un tout autre discours autour d'eux, à savoir que rien ne dure. Que le couple existe un temps, celui où il est harmonieux et heureux, mais qu'après le couple se défait. Ces héroïnes sont toutes dans des familles recomposées, et donc le poison qui leur est distillé n'est plus le même qu'aux époques précédentes. Alors comment s'arranger avec ça? Comment aimer quand tout est voué à l'échec?

La fin du livre est tragique. Faut-il y lire une forme d'avertissement?

L'alerte serait que notre écoute, celle des adultes, n'est peut-être pas assez bonne. Nous savons tous, pour l'avoir vécu, que cet âge est brutal. Que la violence des sentiments les rend alors dangereux. Qu'il y a un absolutisme dans l'adolescence qui conduit à des paroles ou à des gestes définitifs. Or, aux problèmes des adolescents, nous opposons souvent un petit sourire, du genre: «On est passé par là, on sait ce que c'est.» On y oppose de la sagesse pour dire: «Ben, tu verras, ça changera, c'est parce que c'est la première fois.» On y oppose notre expérience de la vie que l'on croit supérieure mais qui ferme nos oreilles et boucle leurs confidences. Ces jeunes filles vont faire des choses tragiques faute d'avoir été entendues. Faute de s'être ouvertes, aussi, c'est vrai. Mais pour s'ouvrir, il faut quand même qu'il y ait des oreilles ou des bras pour nous accueillir. »



Eric-Emmanuel Schmitt adopte ici un ton désabusé qu'on ne lui connaissait pas. Aff/Eric Felsberg

Il met en mots «Le carnaval des animaux»

► Si la musique adoucit les mœurs, la seconde parution d'automne d'Eric-Emmanuel Schmitt en a visiblement la volonté. À côté de la publication de son tragique «Poison d'amour», il change de ton et propose une fantaisie musicale guillerette, sur les airs du fameux «Carnaval des animaux» de Camille Saint-Saëns. Comme Francis Blanche l'avait fait avant lui dans une version devenue classique, l'auteur écrit des textes d'introduction à chacun des numéros de cette «fantaisie zoologique» pour orchestre composée en 1886, désormais exécutée dans la plupart des concerts avec un

ou une récitant. Dit par l'humoriste Anne Roumanoff et illustré par les aquarelles de la costumière de théâtre Pascale Bordet, ce livre à écouter est tout à fait accessible au jeune public.

Livre-CD
«Le carnaval des animaux», textes d'Eric-Emmanuel Schmitt sur une musique de Camille Saint-Saëns, dits par Anne Roumanoff, Albin Michel. En librairie.



À lire
«Le poison d'amour», Eric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel, 166 p. En librairie.